



---

Benoît Grévin: Polémique de la »mémorique«. À propos de  
»Canossa. Entlarvung einer Legende.  
Eine Streitschrift«, in: Francia 42 (2015), S. 275-289.

---

#### Copyright



Das Digitalisat wird Ihnen von perspectivia.net, der Online-Publikationsplattform der Max Weber Stiftung – Deutsche Geisteswissenschaftliche Institute im Ausland, zur Verfügung gestellt. Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

BENOÎT GRÉVIN

## POLÉMIQUE DE LA »MÉMORIQUE«<sup>1</sup>

À propos de »Canossa. Entlarvung einer Legende. Eine Streitschrift«

Le »Canossa« de Johannes Fried est un objet historiographique insolite. Il n'est pas si courant qu'un pamphlet polémique soit écrit par un grand nom de la médiévistique allemande pour relancer une tempête médiatique déclenchée depuis quatre ans (par lui-même ...<sup>2</sup>), et qu'un ouvrage scientifique dont le type d'argumentation ne peut guère viser *a priori* le grand public soit lié à une querelle ayant largement débordé le monde académique. Quand on ajoutera que le sous-titre »écrit de combat«, loin d'être une exagération, rend pleinement compte de la vigueur du ton employé dans ces pages, on aura une idée du caractère hors-normes de ce relativement court<sup>3</sup> mais dense essai.

»Canossa. Entlarvung einer Legende« (on pourrait traduire le sous-titre par »démystification d'une légende«) a pour noyau un exercice historique ponctuel – la déconstruction de la version historiographique »officielle« de la rencontre de Canossa entre l'empereur Henri IV (qui n'était alors que roi) et le pape Grégoire VII (1077), de sa préparation, de son contenu et de ses effets immédiats, et la reconstruction d'une version supposée plus proche des faits. Au-delà de ce problème historiographique en lui-même non négligeable, étant donné la centralité symbolique de l'événement revisité, Johannes Fried veut faire de cette démonstration la pierre de touche de la validité de la nouvelle méthodologie historique qu'il a élaborée au fil des années, et qu'il a baptisée du nom difficilement traduisible de *Memorik*<sup>4</sup> (français mémorique? mémoristique? Cela fait mal aux dents, mais nous n'en sommes plus à un néologisme près, en français comme en allemand, et après tout pourquoi pas ...). Ce livre

1 Johannes FRIED, *Canossa. Entlarvung einer Legende. Eine Streitschrift*, Berlin (Akademie Verlag) 2012, 181 S., ISBN 978-3-05005683-8, EUR 29,80.

2 Sur l'historique de la »querelle sur Canossa«, dont la première étape est due à l'article de Johannes FRIED, *Der Pakt von Canossa. Schritte zur Wirklichkeit durch Erinnerungsanalyse*, dans: Wilfried HARTMANN, Klaus HERBERS (dir.), *Die Faszination der Papstgeschichte. Neue Zugänge zum frühen und hohen Mittelalter*, Cologne, Weimar, Vienne 2008 (Beihefte zu J. F. Böhm, *Regesta Imperii*, 28), p. 133–197, cf. l'introduction au dossier *Canossa. Keine Wende? Mehrfachbesprechung von Johannes Fried: Canossa. Entlarvung einer Legende. Eine Streitschrift*, Berlin 2012, dans la revue électronique de recension *Sehepunkte. Rezensionenjournal für die Geschichtswissenschaften*, 13 n° 1 (2013), introduction par Jürgen DENDORFER, recensions de Claudia ZEY, Matthias BECHER, Hans-Werner GOETZ, Ludger KÖRNTGEN: [www.sehepunkte.de/2013/01/forum/canossa-keine-wende-brmehrfachbesprechung-von-johannes-fried-canossa-entlarvung-einer-legende-eine-streitschrift-berlin-2012-163/](http://www.sehepunkte.de/2013/01/forum/canossa-keine-wende-brmehrfachbesprechung-von-johannes-fried-canossa-entlarvung-einer-legende-eine-streitschrift-berlin-2012-163/) (8.4.2015).

3 L'ouvrage compte cent-cinquante pages de l'introduction à la conclusion.

4 Sur la mémorique et ses principes, cf. Johannes FRIED, *Der Schleier der Erinnerung. Grundzüge einer historischen Memorik*, Munich 2004.

est donc aussi, dans une démarche sensiblement analogue à celle d'Alain Guerreau dans »L'avenir d'un passé incertain«<sup>5</sup>, un appel sur le mode de l'imprécation aux médiévistes à changer leurs habitudes, à se déprendre de leur naïveté, et à effectuer un *aggiornamento* scientifique pour lutter contre l'éternel retour d'une paresse empirique et d'un parasitage plus ou moins conscient de leurs pratiques par les mythes historiques. Or si l'idée qu'un chercheur isolé a trouvé le »sacré Graal« d'une révolution scientifique qui sauvera l'ensemble de la discipline de ses errements a quelque chose qui, quelle que soit la brillance des travaux dudit chercheur, semble aller contre les définitions récentes de l'histoire comme une science sociale progressant collectivement, la *Memorik* de Fried touche à des problèmes trop fondamentaux – *memoria* et histoire, interférence entre raisonnement scientifique et accrétions mythiques, traitements des sources historiographiques – pour que ses thèses ne valent pas d'être discutées. Sauf à considérer les arguments de Johannes Fried comme dès l'abord nuls et non avenus, ce qui est, on le verra, à mon sens globalement difficile, il faut donc tenter, en dépassant le pur cas »Canossa«, de suggérer en quoi la démonstration effectuée dans ces pages engage effectivement la réévaluation d'une partie des pratiques historiques, et quelle est la part de l'emballage rhétorique et de l'apport véritable dans la thèse d'une révolution historique à portée d'ordinateur, dont seule l'obstruction pratiquée par une majorité de chercheurs (dans l'optique de Fried, allemands ...) empêcherait l'avènement.

### 1. Un pamphlet écrit pour (ou contre ...) le lectorat allemand

Avant de discuter les problèmes et les questions posés par »Canossa«, il faut néanmoins rappeler deux aspects du livre qui diminuent singulièrement, particulièrement hors d'Allemagne, sa capacité de séduction. Le premier est lié à l'articulation même de l'objet de recherche avec l'historiographie allemande, un choix dont Fried use et abuse. Partons du postulat, qui à mon sens se révèle valide, que Fried a effectivement partiellement réussi à déconstruire et à reconstruire la séquence des événements autour de la rencontre de Canossa et à en changer la signification. Quelle que soit la portée de ce travail du point de vue de l'histoire des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, c'est bien parce que la rencontre de 1077 est devenue, principalement depuis la Réforme, un véritable mythe fondateur de l'histoire allemande, en quelque sorte le point zéro du *Sonderweg* allemand, où commencerait la véritable désagrégation de l'Empire, que la thèse de Fried, d'abord développée dans un article en 2008<sup>6</sup>, puis traitée à fond dans ce livre après une première salve d'échanges polémiques, a pu se retrouver outre-Rhin au centre d'une polémique dépassant le monde académique, et procurant à cet essai une réception inhabituelle (cf. par exemple la quintuple recension coordonnée parue dans le portail scientifique »Sehepunkte«<sup>7</sup>).

L'»affaire Canossa« assume donc en Allemagne le statut de »querelle médiévis- tique« trouvant des échos hors du monde universitaire (il semble inutile de s'attarder

5 Alain GUERREAU, *L'avenir d'un passé incertain. Quelle histoire du Moyen Âge au XXI<sup>e</sup> siècle?*, Paris 2001.

6 FRIED, *Pakt von Canossa* (voir n. 2).

7 Cf. ci-dessus, n. 2.

sur la dernière querelle analogue française, il en a été assez parlé, et il faut bien dire à la louange de l'Allemagne que le débat reste ici un peu plus relevé dans le fond, sinon sur la forme<sup>8</sup>). Johannes Fried en profite pour souligner à quel point sa démonstration ébranle jusqu'aux tréfonds mêmes de l'historiographie allemande, et d'une (partie de la?) recherche allemande actuelle qu'il tend à présenter comme la continuation inconsciente d'une série de mythes véhiculés par des chercheurs trop naïfs pour se débarrasser de leurs illusions. Le choix de Canossa comme objet de travail aurait donc l'avantage de démythifier les méthodes d'investigation historique à un double niveau, à la fois à celui de la reconstruction de l'histoire elle-même, et à celui de l'incapacité à sortir des voies d'une reproduction inconsciente du mythe à travers les générations d'historiens, de la Réforme à nos jours. Et dans le cas de Canossa, mythe allemand par excellence, le problème serait spécifiquement allemand, justifiant de ne traiter la question que *sub specie germanitatis*. À un médiéviste français, particulièrement à un médiéviste français habitué à travailler au contact de chercheurs italiens<sup>9</sup>, le parti pris du livre de traiter Canossa comme un problème d'historiographie «germano-allemande» paraît toutefois plus qu'hasardé, même si la puissance mémorielle du mythe qui en est dérivé est particulièrement prégnante dans l'Allemagne bis-marckienne, voire encore aujourd'hui. Sans parler d'une sous-estimation du caractère emblématique de l'épisode dans l'historiographie européenne du XIX<sup>e</sup> siècle (on pense à Michelet en France), il est pour le moins curieux de ne pas s'être posé la question de la version de l'affaire élaborée non sans débats par l'historiographie italienne, une version qui entre profondément en résonance avec les débats italiens concernant les interférences entre Église, Empire et le *Sonderweg* italien jusqu'à l'unification du XIX<sup>e</sup> siècle et au-delà, et n'est donc pas sans réserver des parallèles intéressants avec le cas allemand. Les événements résumés par le «mythe de Canossa» ont en fait concerné toute l'histoire européenne, et le choix de Johannes Fried de centrer sa démonstration sur les rapports entre l'Allemagne et la papauté, cohérent, laisse toutefois une impression ambiguë, notamment quand on consulte la bibliographie, allégée mais tout de même respectable, qui ne comprend pas un article, pas un essai de recherche, pas un livre qui ne soit de langue allemande. D'aucuns pourraient interpréter ce que Fried justifierait sans doute par un souci de cohérence avec son projet

- 8 Sur l'affaire Gouguenheim, pour un point de vue allemand, cf. Daniel KÖNIG, Martin KINTZINGER, *Arabisches Erbe und europäische Identität. Ein kritischer Kommentar zu Sylvain Gouguenheim, Aristoteles auf dem Mont Saint-Michel. Die griechischen Wurzeln des Abendlandes*, Darmstadt 2011, p. 229–257 (postface à la traduction allemande de l'ouvrage français). On ne conteste pas ici que la querelle autour de l'essai «Aristote au Mont-Saint-Michel» ait donné lieu à des publications et débats scientifiques intéressants, mais sa récupération «hors académie» dans le cadre des discussions sur la place de l'islam en France lui a automatiquement donné une tonalité politique par nature assez différente du «Canossa». Il est vrai que chaque polémique historique dépassant le strict champ académique assume par nature un profil original, puisque le champ du débat n'est jamais exactement structuré de la même manière, hors du corset socioprofessionnel du «champ académique» dont il se libère quand il accède au grand public.
- 9 On trouvera des éléments sur l'abondante bibliographie italienne sur Canossa jusqu'en 2007 dans Paolo GOLINELLI, *Matilde di Canossa*, dans: *Dizionario biografico degli italiani*, t. 72, Roma 2008, p. 114–126. On peut les compléter sur certains points en parcourant les références données par Eugenio RIVERSI, *Usi politici delle memorie monastiche del potere di Matilde di Canossa*, dans: *Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken* 92 (2012), p. 1–32.

comme un simple mépris souverain pour la recherche »empirique« italienne ou autre, passée et présente. Si c'est là un des aspects »novateurs« de la méthodologie de Fried, il n'augure pas précisément de l'unification de la médiévistique à l'échelle européenne ... En français aussi, »aller à Canossa« est une expression courante, et il en est ainsi de la moitié du continent. Le livre pouvait donc peut-être rester centré sur l'historiographie allemande et la recherche allemande sans verser dans cet excès de *Sonderforschung*. Passons.

Le second point, déjà noté par certains recenseurs de »Sehepunkte«<sup>10</sup>, mais qu'il est difficile de ne pas souligner de nouveau à l'intention du public francophone, est le caractère déplaisamment violent de la stratégie rhétorique adoptée. D'une part, le livre adopte une stratégie polémique à l'encontre des derniers ouvrages de langue allemande qui l'ont précédé sur la question, et notamment de l'ouvrage encore récent de Stefan Weinfurter sur »Canossa. Die Entzauberung der Welt«<sup>11</sup>, qui présentait – dans une optique moins révolutionnaire mais intégrant certainement correctement les grandes évolutions de la recherche des dernières décennies – les mutations des rapports entre Église et Empire dans les années 1070–1120 à la lumière de Canossa. On pourrait cependant dire paradoxalement qu'à la réserve d'une poignée de notes incisives<sup>12</sup> Fried traite surtout la perspective de Stefan Weinfurter par le mépris (il ne reprend par exemple pas les démonstrations, pourtant relativement minutieuses, de Weinfurter sur le tempo et les conditions du voyage d'Henri IV vers l'Italie quand il traite lui-même en détail la question des délais et des distances dans la reconstruction des événements<sup>13</sup>).

Il est vrai que l'art polémique de Johannes Fried va au-delà de l'attaque *ad hominem*. Il explique en effet en introduction de son essai qu'il veut se placer au-dessus des querelles de personne pour atteindre au niveau plus élevé de la démonstration scientifique désincarnée. Il gratifie donc le lecteur à longueur de page jusqu'à la conclusion de renvois mordants mais »anonymés« aux auteurs des différents textes ayant réfuté l'article de 2008 dans lequel il avait présenté pour la première fois ses démonstrations concernant la séquence événementielle de Canossa et le contenu possible des affaires qui y avaient été traitées. Le rédacteur d'un malheureux article paru dans le journal »Damals« en 2009 est ainsi régulièrement convoqué, de manière anonyme, pour se voir souffleté au nom des lois de l'intelligence historique. Là encore, il s'agit d'un choix sans doute jusqu'à un certain point légitime, du moment que l'auteur place son livre dans la catégorie des pamphlets: on n'attendait guère une discussion à fleurets mouchetés. Mais quand Fried prétend que l'anonymisation de ses adversaires sert à élever le débat<sup>14</sup>, il prend ses lecteurs pour des imbéciles, ou démontre

10 Cf. en particulier la recension de GOETZ (voir n. 2).

11 Stefan WEINFURTER, *Canossa. Die Entzauberung der Welt*, Munich 2006.

12 Cf. en particulier p. 45, n. 64 (à propos de WEINFURTER, *Canossa*, Christoph MARKSCHIES, Herbert WOLF [dir.], *Erinnerungsorte des Christentums*, Munich 2010, p. 226–240), et p. 56–57, n. 107 (à propos d'une inflexion entre la position de ce dernier article et un passage de WEINFURTER, *Canossa*).

13 Cf. respectivement WEINFURTER, *Canossa*, p. 9–16 et FRIED, *Canossa* (voir n. 1), p. 63–72. Sur ces questions cf. ci-dessous, p. 282.

14 FRIED, *Canossa*, p. 15: »Diese replizierende ›Streitschrift‹ ist, um billiger Polemik zu entgehen, entpersonalisiert, nur auf Argumente bezogen, nicht auf einzelne Urheber.«

qu'il ignore les lois les plus élémentaires de la rhétorique (et on penche naturellement plutôt pour la première hypothèse ...). Se placer dans une situation d'arbitre, ou de victime, en attaquant ses adversaires sans jamais les nommer, ou plutôt en les nommant de manière dépréciative (»der Autor des *Damals*-Artikels, der Zweifler von *Damals* ...<sup>15</sup>«), ce n'est pas assumer une position de neutralité, mais employer (inconsciemment, on ose le supposer) des techniques de communication politique classiques pour rabaisser son adversaire (ne jamais nommer pour ne jamais donner de l'importance), sans mettre d'ailleurs nécessairement les rieurs de son côté. Car les rieurs se lassent, à la vingtième évocation de l'article incriminé. S'il faut résumer les impressions laissées par ces choix de forme, on suggérera que les vertus de défoulement et d'électrisation inhérentes au ton pamphlétaire employé ont leurs limites. En abusant de la rhétorique pamphlétaire, on risque surtout d'obtenir le contraire de ce que l'on a désiré, en plaçant le lecteur en position initiale de neutralité ou de curiosité bienveillante dans une attitude de suspicion ou d'agacement systématique, et en aiguisant les réflexes de méfiance ou de refus d'une corporatisme médiévisque sans cesse rappelée à sa stupidité collective (là encore, le parallèle avec »L'avenir d'un passé incertain«<sup>16</sup> se révèle valide ...). Pour évoquer un autre mythe historique plus français (ou plus franco-italien), avec Johannes Fried, il s'agit moins d'aller à Canossa que de recevoir la gifle d'Agnani pendant cent-cinquante pages ...

## 2. Structure d'une démonstration

Cela posé, résumons brièvement la structure du livre et les étapes de la démonstration, avant d'en discuter la portée. L'essai est ouvert après un bref avant-propos rappelant les débuts de la polémique, par une introduction<sup>17</sup> où Fried retrace l'importance du »mythe historique« de Canossa dans l'historiographie allemande moderne et dans la vulgarisation historique (jusqu'aux téléfilms de la chaîne ZDF) pour expliquer en quoi cet événement à l'écho mythique constitue un bon champ d'investigation concernant l'étude des problèmes de déformation mémorielle des événements historiques, et comment la nouvelle science historique que lui, Fried, a fondée à l'aide d'importations provenant de différents champs scientifiques, dont la neurobiologie<sup>18</sup> et la psychologie expérimentale, la *Memorik* donc (traduisons provisoirement par »mémorique«), peut aider à déconstruire l'accumulation de déformations opérée par la mémoire pour retrouver (au moins partiellement) une version plus proche des événements originels.

Suit une première partie (»Wie erinnern wir uns? Notwendigkeit einer Erinnerungskritik«. »Comment nous souvenons-nous? Nécessité d'une critique du sou-

15 Ibid., p. 37, 40, 46, 52, 53.

16 Cf. ci-dessus, n. 4.

17 FRIED, Canossa (voir n. 1), p. 9–17.

18 Sur certaines des avancées récentes en psychologie cognitive et en neuropsychologie permettant de revisiter les questions de déformation mémorielle des actions (au niveau même des individus concernés), et leurs implications philosophiques et conceptuelles, on consultera notamment Krystèle APPOURCHAUX, Un nouveau livre arbitre. À la lumière de la psychologie et des neurosciences contemporaines, Paris 2014, en particulier p. 145–249.

venir<sup>19</sup>) largement théorique, rappelant quelques-unes des avancées depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours en matière de connaissance des processus de fonctionnement de la mémoire humaine et de ses capacités infinies de déformation, liées à ses modes de sélection. Toute source historique étant »mémoire«, toute source, toute interprétation et réinterprétation mémorielle de ces sources, est conditionnée par ce jeu d'inflexions largement sous-estimé par l'histoire traditionnelle. Pour rétablir un discours historique scientifiquement cohérent, il faut donc travailler avec les outils d'une méthodologie historique affinée, capable de trier entre les différents types de mémoire (mémoire épisodique et sémantique, recomposition des événements par inversion, parasitages émotifs ...<sup>20</sup>), en une sorte de philologie mémorielle (ce sont là mes termes, non ceux de l'auteur). On arrive ainsi à mettre en évidence les différents phénomènes d'inversion, de reconstruction, de sélection, qui expliquent la déformation narrative des événements et des faits constatable dans les sources historiographiques (Fried parle de sources historiques en général, et il faudra revenir sur ce point). Johannes Fried termine cette partie par une première exposition de l'exemple de la séquence historique de Canossa (négociations entre le pape et le roi, fin 1076, premiers mois de 1077, culminant dans la fameuse rencontre). Il montre une première fois comment l'avantage de long terme donné à des sources plus anciennement connues mais très fortement recomposées (témoignages négatifs reconstruits *a posteriori* par le camp anti-henricien) sur des sources plus anciennes par la recherche a conduit à créer une doxa historiographique faussée, laquelle doxa, pour ainsi dire solidifiée, aurait ensuite résisté à toutes les tentatives de réinterprétation. L'argumentation repose en grande partie sur la reconstitution d'une version différente, déjà esquissée dans ces pages introductives, de la succession des événements traditionnellement présentée et de leur signification. Cette reconstitution change la rencontre de Canossa, d'une improvisation fortement conditionnée par la situation de détresse de Henri IV, et dont le caractère de jugement papal laissait le roi en situation de relative faiblesse face à ses adversaires germaniques, en une rencontre au sommet préalablement organisée entre Grégoire VII et le roi, ayant renforcé à court terme la position de ce dernier à la suite de l'élaboration d'un traité assurant l'honneur réciproque de l'Empire et l'Église, et dont les résultats n'ont été réduits à néant que progressivement (particulièrement par la crise de 1080). Pour obtenir ce résultat, il faut relire la succession des événements de la seconde partie de 1076, changer le calcul de la durée des voyages du roi et du pape vers Canossa, réinterpréter le rôle de différents personnages (l'impératrice Agnès en particulier).

La seconde partie (»Erinnerungsunkritische Kritik schreibt die Legende fort«. »La critique non-critique du souvenir continue à écrire la légende«<sup>21</sup>) repart de ce résumé introductif pour examiner en détail les effets pervers de la »doxa historiographique« faisant de Canossa une confrontation, en commentant notamment la négation progressive de l'existence d'un traité conclu à Canossa, malgré les indices historiogra-

19 Ibid., p. 20–36.

20 On trouvera une analyse plus détaillée de ces mécanismes et catégories, empruntées à différentes étapes de développement des sciences cognitives au XX<sup>e</sup> siècle, dans FRIED, *Schleier der Erinnerung* (voir n. 4), p. 80–152.

21 FRIED, *Canossa* (voir n. 1), p. 36–72.



phiques, la prééminence d'une vision de la rencontre comme d'un procès intenté par le pape à Henri IV, la relégation de témoignages valides mais interférant avec la version qui s'était progressivement imposée, enfin, et cela constitue l'un des éléments-clés de sa démonstration, le caractère non-critique du calcul de la rapidité des voyages effectués par le roi, le pape et leurs suites, dans la »version traditionnelle«.

La troisième partie (»Vertrauenswürdige Geschichtsschreiber?« »Des historiens médiévaux dignes de confiance?«<sup>22</sup>) reprend ces problèmes en examinant la valeur comparée des différents témoignages médiévaux classiques, en particulier Lampert von Hersfeld, Bruno de Saxe et Berthold le Souabe. La quatrième partie (»Deformation im kulturellen Gedächtnis.« »Déformation dans la mémoire culturelle«<sup>23</sup>) explicite les mécanismes d'inversion mémorielle, de recréation à distance, de déformation qui ont conditionné la naissance progressive dès les années suivant Canossa d'une série de versions »anti-henriciennes« niant l'existence d'un traité passé à Canossa et noircissant le rôle du souverain.

Enfin, la cinquième partie ramasse l'argumentation pour proposer à partir de cette déconstruction une reconstruction (»Rekonstruktion«<sup>24</sup>) de ce qui pourrait s'être passé avant, pendant et après Canossa, en rétablissant ce qu'auraient pu être les conditions plausibles de mise au point progressive de la rencontre (par tâtonnements), et ce en quoi aurait pu consister le contenu des articles de réconciliation traités par le roi et le pape, dans un accord qui ne survécut guère aux secousses des trois années suivantes et fut définitivement effacé par les événements de 1080. La sixième partie (»Mangelnde Friedensbereitschaft unter den Deutschen oder: Papst und König zwischen Rekonziliation und neuem Bann«<sup>25</sup>) s'occupe précisément de l'épilogue de cette histoire en examinant comment les troubles internes du royaume de Germanie ont condamné ce qui avait été d'abord un relatif succès diplomatique à l'échec (une partie des critiques de la recherche en langue allemande sur le livre s'est d'ailleurs focalisée sur ce qu'elle considère comme l'absence de sensibilité de Fried aux analyses récentes concernant les mécanismes de négociation politique prévalant dans le *regnum teutonicum* du XI<sup>e</sup> siècle, en l'accusant de perpétuer la vision historiographique dépassée d'un pouvoir royal confronté à l'anarchie égoïste des forces régionales<sup>26</sup>).

Suit une conclusion<sup>27</sup> qui ramasse une dernière fois l'argumentation pour souligner, en retrouvant le ton et l'encadrement historiographique de longue durée de l'introduction, à quel point la création du mythe historiographique de Canossa et l'histoire de la mémoire historique de Canossa possèdent une continuité, des premières étapes médiévales de la formation du mythe jusqu'à la recherche la plus récente. C'est l'un des aspects les plus intéressants mais à mon sens les plus contestables épistémologiquement du livre que de suggérer ainsi, dans une vision qui rappelle le cauchemar nietzschéen introduisant »L'insoutenable légèreté de l'être« de Milan Kundera, que le processus de formation de la mémoire historique en tant que

22 Ibid., p. 73–80.

23 Ibid., p. 83–97.

24 Ibid., p. 99–139.

25 Ibid., p. 141–146.

26 Cf. en particulier la recension de GOETZ (voir n. 2).

27 FRIED, Canossa (voir n. 1), p. 147–157.



sécrétion d'une mémoire déformée/recomposée des événements du passé se répète à travers la chaîne sans fin des narrations successives de chaque événement initial. Idée grandiose et déprimante (qui place Johannes Fried dans la position d'un Sisyphe ...), mais dont on peut tout de même se demander quelle est sa justification exacte, car il ne revient pas au même primo, d'étudier le processus de formation d'une mémoire historique immédiate ou médiata à l'époque médiévale, et secundo, d'étudier les processus de parasitage par ladite mémoire des efforts d'une histoire à vocation scientifique plus caractéristique de l'époque contemporaine pour retrouver certains événements (ou certains processus, on aimerait de temps en temps que l'histoire ne soit pas réduite à des événements, cf. ci-dessous) passés, derrière le voile de ces sources. Ces deux points relèvent de démarches en partie différentes, au moins si l'on admet que l'introduction progressive d'un régime de scientificité en histoire au cours du XIX<sup>e</sup> siècle a changé quelque chose au métier de l'historien (ce qui est mon cas, même si l'un des points les plus intéressants soulevés par l'essai est le problème de la rémanence de formes non scientifiques de l'histoire dans la pratique historique moderne: il existe bien un effet de parasitage de l'histoire scientifique par le mythe qu'il est difficile de nier, mais il faut tout de même en mesurer la portée). Johannes Fried ne nierait certainement pas ce changement de régime d'historicité, mais il procède de manière répétée à l'amalgame entre historiographie médiévale et moderne, tout au long de son livre.

### 3. La mémorique, un concept à discuter

Amalgame, polémique, germanocentrisme ... Les pages précédentes donnent l'idée d'une vision très critique de cet essai. Au-delà de ces problèmes qui tiennent essentiellement à sa visée polémique (laquelle conditionne pour une large part le germanocentrisme de l'ouvrage), la démonstration de Fried pose toutefois de réelles questions, dans le sillage de son «Voile du souvenir»<sup>28</sup>. On ne reprendra pas ici la critique de détail des différents points chronologiques, logistiques (calcul des vitesses de parcours d'un cortège papal ou royal au XI<sup>e</sup> siècle<sup>29</sup>), sémantiques (les querelles autour des termes évoquant le «traité» élaboré à Canossa<sup>30</sup>) qui forment le fond de la démonstration. Telle qu'elle a été décrite, l'organisation de cette démonstration peut paraître parfois redondante, mais cette redondance se justifie par la nécessité pour l'auteur d'exposer sa démarche dans tous ses détails, et si l'on ôte les chapitres introductif et conclusif, l'ensemble tient dans une grosse centaine de pages. Sur le plan de la critique historique, l'impression est que l'essai pose souvent de bonnes questions. Pour ce qui est de la reconstruction, on note l'existence de points faibles (par exemple la datation d'un document papal, pour laquelle un argument *a contrario* concernant la date d'élaboration réelle d'un ordre daté à Florence le 28 décembre 1076, restera certainement l'objet de discussions<sup>31</sup>, et quelques rigidités concernant les vitesses de voyage des hommes du XI<sup>e</sup>–XII<sup>e</sup> siècle, qui pouvaient tout de même varier en fon-

28 Id., *Schleier der Erinnerung* (voir n. 4).

29 Ce point est notamment examiné dans la recension de BECHER, § 3–5 (voir n. 2).

30 FRIED, *Canossa* (voir n. 1), p. 48–57, 114–128.

31 Ibid., p. 61–67.

tion de l'urgence et du contexte<sup>32</sup>). On n'entrera pas ici dans le débat de caractère plus général sur le bien-fondé de la reconstruction d'un «pacte de Canossa» et de son contenu, nécessairement sujette à caution en l'absence de sources dirimantes<sup>33</sup>. Comme tous les exercices de ce genre, la «reconstruction» radicale de Canossa a les faiblesses de ses audaces. En revanche, le mécanisme de déconstruction des reconstitutions traditionnelles de Canossa est opéré de main de maître, particulièrement en ce qui concerne la création des versions historiographiques orientées, et la mise sur le même plan (ou même la surexploitation) par les historiens modernes puis contemporains de sources tardives et par définition tendancieuses et de témoignages moins spectaculaires mais chronologiquement plus proches des faits (le fragment de Königsberg<sup>34</sup>). Il est certes toujours plus facile de dé(cons)truire que de construire. Encore faut-il avoir une idée de la profondeur de la déconstruction à opérer, et si Fried exagère en sous-entendant que l'histoire de Canossa n'avait pas fait l'objet de débats laissant la place à l'interprétation avant lui, il n'a pas tort de souligner que le poids de conventions historiographiques liées à une histoire mythifiée avait durablement empêché une réinterprétation radicale que la fragilité et la distorsion des sources historiographiques médiévales permettait. Ceci, dû sans aucun doute à l'importance du «mythe Canossa», tend à valider son postulat que la déformation mémorielle inhérente à nombre de sources médiévales impose un effort de déconstruction mémorielle majeur, appuyé sur une méthodologie cohérente, qui a jusqu'ici souvent fait défaut. Dans ce sens, l'ouvrage semble gagner une partie de son pari, car la démonstration ponctuelle engage notre appréhension générale du travail de l'historien. Si nous ne déconstruisons pas assez, comment pourrions-nous reconstruire quoi que ce soit? Faut-il donc se convertir à la «mémorique», et jusqu'à quel point?

Un des arguments qui a été soulevé contre Fried est que l'ensemble des travaux de «déconstruction-reconstruction» auxquels il se livre ne procède pas tant d'une nouvelle méthodologie que de l'utilisation remaniée de formes de critiques des sources somme toutes relativement traditionnelles<sup>35</sup>. De prime abord, on voit en effet assez mal le lien entre la neurobiologie et le calcul des distances de parcours d'un convoi du XI<sup>e</sup> siècle, tout comme il ne paraît pas de prime abord nécessaire d'invoquer les recherches de psychologie expérimentale passées ou présentes pour réfléchir sur les déformations historiographiques induites par l'esprit de parti, la mémoire orale, la volonté de reconstruction d'un événement qui, après tout, avait assez rapidement pris un sens assez différent pour les contemporains à la lumière des échecs postérieurs et de la radicalisation du conflit.

Pour autant, des argumentations de ce genre contre les propositions de Fried ne me semblent pas suffisantes pour réfuter en bloc son plaidoyer «pro-déconstructif». Tentons une contre-épreuve par l'absurde. Le chercheur français qui voudrait réfléchir à l'équivalent en domaine francophone de la tentative de «déconstruction-reconstruction» proposée par «Canossa» serait peut-être amené à penser au «Saint

32 Cf. ci-dessus, n. 25.

33 Cf. les différentes communications du dossier de Sehepunkte (voir n. 2).

34 FRIED, *Canossa* (voir n. 1), en particulier p. 58–59, 105–107, 129–130.

35 Dossier de Sehepunkte (voir n. 2); cf. en particulier la recension de GOETZ, § 9–10.

Louis« de Le Goff (1996)<sup>36</sup>. Dans cet opus qui a marqué un tournant historiographique en France, en re-légitimant la biographie historique scientifique, l'historien récemment disparu tentait de déconstruire les différentes versions officielles de la vie de Louis IX pour retrouver l'individu à travers une reconstruction guidée par des témoignages sélectionnés pour leur proximité relative, notamment celui de Joinville. Il ne serait pas difficile d'arguer à distance de vingt ans que Le Goff a procédé à un exercice similaire à celle de Fried (sans recourir à une phraséologie aussi scientiste). Une connaissance fine de l'histoire événementielle de la France des années 1240 suggère pourtant que l'une des limites du »Saint Louis« est, malgré la solidité du travail historique et le postulat de départ du propos, précisément un certain manque de recul par rapport aux déformations »mémorielles« de certaines des sources utilisées (certaines, mais non des moindres, quand il s'agit par exemple des chroniques de Saint-Denis).

Les études sur les troubles et événements politiques dans le royaume de France liés à la querelle entre Frédéric II et Grégoire IX, puis Innocent IV (on pense notamment aux travaux d'Alexis Charansonnet) ont par exemple montré à quel point la politique royale de Louis IX avait été attentiste, strictement neutraliste, et l'atmosphère politique d'une grande partie des acteurs politiques du royaume profondément anti-papale vers 1245–1248, en contradiction flagrante avec les narrations historiques françaises des décennies suivantes, voire avec le récit de Joinville qui tait ou transforme ces événements à quarante ou cinquante ans de distance, alors qu'il était à la tête de l'une des ligues contre le clergé dans sa jeunesse<sup>37</sup>. Or très peu de tout cela se retrouve dans le »Saint Louis«. En traitant d'événements reconstruits par l'historiographie dionysienne dès la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, Le Goff se laisse notamment prendre à des montages historiographiques qui inversent des séquences chronologiques pour reconstruire certains échanges diplomatiques entre l'Empire, la France et l'Église des années 1240<sup>38</sup>. Si le grand historien, dont le projet était précisément de retrouver l'individu réel derrière le voile des sources, s'est parfois laissé prendre (sur certains points précis ...) après tant de précautions heuristiques dans la toile d'araignée des témoignages historiographiques médiévaux<sup>39</sup>, ne faut-il pas en conclure plus généra-

36 Jacques LE GOFF, *Saint Louis*, Paris 1996. Mise en perspective dans le numéro thématique de la revue *Médiévales* 34 (1998): »Hommes de pouvoir. Individu et politique au temps de Saint Louis«.

37 Alexis CHARANSONNET, *La révolte des barons de Louis IX. Réactions de l'opinion et silence des historiens en 1246–1247*, dans: *Une histoire pour un royaume (XII<sup>e</sup>–XV<sup>e</sup> siècle)*, Paris 2010, p. 218–239.

38 Cf. l'analyse par LE GOFF, *Saint Louis* (voir n. 36), p. 163–168, des rapports entre Louis IX et Frédéric II, et des échanges de lettres autour de la capture des prélats français par la flotte pisano-impériale en mai 1241, échanges recomposés par l'historiographie dionysienne dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle en fonction d'un projet hagiographique. Sur ces problèmes de montages dionysiens et de leur absence de prise en compte dans l'historiographie française, cf. Benoît GRÉVIN, *Rhétorique, diplomatie et construction historiographiques: les métamorphoses dionysiennes d'un échange de lettres entre Louis IX et Frédéric II* (Pierre de la Vigne, I, 12–13), dans: Errico CUOZZO, Vincent DÉROCHE, Annick PETERS-CUSTOT, Vivient PRIGENT (dir.), *Puer Apuliae. Mélanges offerts à Jean-Marie Martin*, Paris 2008, p. 333–344.

39 Pour une réinterprétation minutieuse de certains aspects administratifs fondamentaux du règne de Louis IX contre l'historiographie traditionnelle, cf. également à présent Marie DEJOUX, *Les enquêtes de saint Louis. Gouverner et sauver son âme*, Paris 2014.

lement qu'il faut mettre l'accent, quand on travaille sur des sources historiographiques, sur la nécessité de déconstruire radicalement, avec tous les arguments d'une critique affinée, ce type de sources, précisément en utilisant la »déconstruction mémorielle« prônée par Fried? La mémoire de Joinville triant ou recomposant sans doute de bonne foi une jeunesse de Louis IX auréolée de sainteté, tout comme les montages sans doute beaucoup plus conscients mais malgré tout orientés par une nécessité historiographique participant du même processus de sanctification de Saint-Denis, sont analogues dans leur logique aux reconstructions successives de l'événement Canossa par l'historiographie du XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle. Et l'on pourrait arguer en suivant Fried qu'une certaine réticence de l'historiographie française à retrouver la vraie atmosphère politique des années 1240, génération après génération, est due au poids d'un »mythe saint Louis« du même genre que celui qu'exerce le Mythe-Canossa sur l'historiographie allemande.

Sur la nécessité de radicaliser la dissection des processus textuels médiévaux de mémorialisation du passé, contre ce que l'on pourrait appeler en pastichant Peter von Moos, l'»éternel retour de la naïveté herméneutique<sup>40</sup>«, je serais donc plutôt porté à souscrire aux suggestions de Fried, car cette carence n'est pas le produit de la faiblesse d'historiens mal sélectionnés ou manquant à leur devoir, mais quelque chose de plus profond. C'est une tendance inhérente au travail de l'historien qui est sans cesse balancé entre la nécessité de faire crédit à ces sources narratives (faute de quoi il ne dit plus rien, au moins sur un certain nombre de sujets), et le devoir de les examiner d'un œil critique. Or l'historien peut avoir des difficultés à s'adapter aux déformations parfois spectaculaires, et dont l'ampleur peut souvent difficilement être jugée, imposées à la narration historique par les schèmes de reconstruction du passé de civilisations (notamment mais pas seulement<sup>41</sup>) semi-orales. Et s'il me semble qu'il y a quelque exagération à parer cet effort »mémoristique« de tous les prestiges des sciences cognitives du XX<sup>e</sup> et du XXI<sup>e</sup> siècle<sup>42</sup>, il reste difficile de ne pas concéder le

40 Peter von Moos, Abaelard, Heloise und ihr Paraklet: ein Kloster nach Maß. Zugleich eine Streitschrift gegen die ewige Wiederkehr hermeneutischer Naivität, dans: Gert MELVILLE, Markus SCHÜRER (dir.), *Das Eigene und das Ganze. Zum Individuellen im mittelalterlichen Religiosum*, Münster, Hamburg, Londres 2002 (*Vita regularis. Ordnungen und Deutungen religiösen Lebens im Mittelalter*, 16), p. 563-620. Il s'agit là d'une des étapes d'une autre polémique fameuse du vingt-et-unième siècle, cette fois en littérature médiévale (sur le double problème du statut de la »vieille« correspondance entre Abélard et Héloïse et de l'attribution des »Litterae duorum amantium«).

41 Les stratégies de réécriture du passé peuvent être le propre de civilisations de l'écrit intensif (cf. la rédaction des annales impériales dans la Chine traditionnelle), le problème de l'automaticité des déformations en contexte de transmission essentiellement oral restant posé.

42 À l'historien français doté d'un bagage classique en sociologie du XX<sup>e</sup> siècle, les réflexions sur la structuration de la mémoire historique et la nécessité d'intégrer différents niveaux de déformations et restructurations dans le déchiffrement des sources historiques et historiographiques évoquent tout aussi bien les travaux d'un Maurice HALBWACHS, *La mémoire collective*, éd. critique établie par Gérard NAMER, Paris 1997 (première édition 1950) et les travaux sociologiques, anthropologiques ou ethnologiques qui ont suivi sur les mécanismes de recomposition de la mémoire dans les sociétés de différents types (sociétés orales, semi-orales, à prévalence de l'écrit) que les importations de la neurobiologie, et l'on peut se demander jusqu'à quel point les catégories explorées par Fried doivent nécessairement s'appuyer sur cette dernière plutôt que sur les premières. Il est juste d'ajouter que la réflexion de Fried inclut aussi bien la référence aux travaux

point que, pour comprendre les processus de déformation mémorielle à l'œuvre dans des sociétés à régime de littérature très différents des nôtres, et dotées de régimes d'historicités a-scientifiques, il faille recourir à l'emprunt à la psychologie, à l'anthropologie et à l'ethnologie, ainsi, à un degré (et avec un statut) sans doute différent(s), qu'à la neurobiologie, d'idées, d'inspirations, de techniques concernant l'analyse des lapsus, inversions, processus de reconstructions et autres processus mémoriels.

On pourrait de la sorte s'amuser à sélectionner un grand nombre de sujets qui gagneraient sans doute à être revisités par le même genre d'études »mémoriques« que celle opérée par Fried sur Canossa. Et le champ s'étendrait bien loin, d'Anagni au parcours de Jeanne d'Arc pour les historiens français<sup>43</sup>. Est-ce à dire que cette déconstruction-reconstruction textuelle soit applicable, avec la même méthodologie, à toute source historique? Il faut ici se demander si la »mémorique« de Fried, en tant que technique de déconstruction-reconstruction, n'est pas particulièrement bien adaptée aux derniers siècles de ce que la recherche allemande appelle le *Hochmittelalter* (pour un français, nous sommes déjà dans un Moyen Âge central ou un »très haut« bas Moyen Âge), mais ne serait pas nettement moins productive pour un spécialiste de l'époque mérovingienne, ou à l'inverse du XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle allemand ou français (malgré l'hypothèse Jeanne d'Arc ...). En effet, la nécessité d'une déconstruction radicale grâce à des moyens novateurs de témoignages historiographiques difficilement interprétables semble s'imposer dans la plupart des cas quand la densité des sources exploitables ne permet pas de procéder à une critique croisée suffisamment complexe pour restituer à travers les divergences d'opinion une moyenne (comme c'est souvent, mais pas toujours le cas au XV<sup>e</sup> siècle), mais quand elle permet tout de même de s'appuyer sur des sources diverses, pour avoir une base de discussion et des possibilités de reconstruction. Dans une époque plus maigre en sources narratives (prenons par exemple le VII<sup>e</sup> siècle mérovingien), on a certainement l'impulsion et la méthodologie pour procéder à un travail de déconstruction de ce type, mais de quelle reconstruction peut-on parler<sup>44</sup>?

#### 4. Limites d'une proposition

Un problème plus fondamental est toutefois posé par le postulat de Fried que cette technique de déconstruction-reconstruction mémorielle devrait être au centre du processus de la recherche historique. On comprend la raison de ce postulat, certainement encouragé par la place centrale prise depuis des décennies dans la recherche mé-

sociologiques, ethnologiques et anthropologiques classiques du XX<sup>e</sup> siècle sur la mémoire qu'aux sciences cognitives à proprement parler. Cf. FRIED, *Schleier der Erinnerung* (voir n. 4), en particulier p. 201-214 pour l'ethnologie, et pour Halbwachs (brièvement) p. 88, n. 14.

43 Cf. pour les problèmes de déformation mémorielle du parcours de Jeanne d'Arc (avec une méthodologie plus traditionnelle, dans la filiation de Bernard Guenée), Colette BEAUNE, *Jeanne d'Arc. Vérités et légendes*, Paris 2008.

44 Le point est notamment ouvert à la discussion en fonction des dossiers particuliers, et de la densité des sources. Pour suivre les démonstrations de Fried appliquées à l'ère mérovingienne et au très haut Moyen Âge, cf. notamment FRIED, *Canossa* (voir n. 1), ID., *Schleier der Erinnerung* (voir n. 4), p. 335-357: »Gedächtnis in der Kritik. Chlodwigs Taufe und Benedikts Leben«: l'approche est critique, si l'on veut déconstructiviste. La »reconstruction« à la manière du chapitre cinq de *Canossa* ne peut qu'être hypothétique.

diévale d'outre-Rhin par le concept de *memoria* (pas seulement en histoire médiévale, mais également en anthropologie ou en histoire antique ou encore en histoire de très longue durée, cf. les travaux de Jan Assmann, l'une des inspirations revendiquées par Fried<sup>45</sup>). Mais de ce que tout texte conserve une mémoire, il ne s'ensuit pas que le déchiffrement du symbolisme mémoriel et l'analyse des problèmes de la déformation liés à la *memoria* s'appliquent de la même manière à l'ensemble de la documentation écrite médiévale. C'est ici que se place de mon point de vue le danger majeur de la thèse soutenue par Fried. Si je souscris avec certaines réserves aux propositions de Fried concernant l'analyse des sources historiographiques (je militerais toutefois pour un peu plus d'humilité dans la présentation des importations depuis les sciences cognitives vers l'histoire, car s'inspirer de la neurobiologie ou se couvrir d'elle comme d'une cuirasse *new-age* sont deux postures assez différentes), je ne vois pas très bien en quoi il faudrait admettre que le reste de la documentation médiévale doive leur être totalement ou partiellement assimilé. Et je vois encore moins en quoi, malgré leur centralité narrative, de telles sources historiographiques doivent être privilégiées dans notre métier d'historien<sup>46</sup>. En d'autres termes, il n'est pas évident que les méthodologies à inventer ou en cours d'invention pour analyser des comptes administratifs d'une grande abbaye anglaise du XIV<sup>e</sup> siècle, un traité musical italien du XV<sup>e</sup>, ou les comptes rendus des débats de la municipalité de Marseille vers 1400, soient de près ou de loin toujours assimilables aux techniques de traitement des sources historiques utilisées pour reconstruire la jeunesse de saint Louis ou la rencontre de Canossa à partir des chroniques.

Il y a bien sûr un espace d'intersection, souvent important, entre les sources historiographiques médiévales et des sources textuelles dites «de la pratique», telles qu'une comptabilité (des sources telles que les cartulaires, ou les grandes collections de lettres, sont par exemple susceptibles de pesants processus de reconfiguration mémorielle). Et l'on peut bien arguer que la problématique de la *memoria* inclut d'une manière ou d'une autre tout ce que les hommes du Moyen Âge ont voulu confier à l'écrit. Mais des pans entiers de la production textuelle (ou matérielle) qui sont le pain quotidien de la recherche historique échappent aux logiques de déformation extrême, et orientée vers une volonté de narration historique (ou strictement mémorielle, comme les obituaires, rouleaux des morts, etc.) qui sont à l'œuvre dans la plu-

45 En particulier en français Jan ASSMANN, Moïse l'Égyptien. Un essai d'histoire de la mémoire, Paris 2001 (éd. allemande: Moses der Ägypter. Entzifferung einer Gedächtnisspur, Munich, Vienne 1998). Les modélisations d'Assmann sont plusieurs fois évoquées dans les cent-vingt premières pages de FRIED, Schleier der Erinnerung (voir n. 4).

46 Sur la multiplicité d'exemples développés dans Der Schleier der Erinnerung, on n'en trouverait guère qui ne s'appuient sur des sources à dominante historiographique ou mémorielle au sens strict (chroniques, généalogies ...), les rares exceptions étant formées par des documents juridiques contenant des relations de témoignages devant servir au débat (Der Schleier der Erinnerung, p. 178-188). Le champ des sources envisagées dépasse donc tendanciellement l'historiographie (ou l'hagiographie) selon la logique des études sur la *memoria* qui inclut toute réflexion sur le passé (et donc potentiellement toute trace écrite en tant que conservation du passé). Il n'en reste pas moins qu'il reste circonscrit par rapport à l'ensemble de la documentation historique (et des problématiques de reconstitution de la société médiévale). Sur le statut de la source en histoire et ses rapports avec la mémoire, cf. le dossier de la revue *Dimensioni e problemi della ricerca storica* 2 (2007), «Sull'uso e l'abuso delle fonti».



part des chroniques. Aussi assimiler la méthodologie à utiliser pour traiter différents types de sources au nom de leur commune appartenance aux sources du passé me semble aussi spécieux (au sens ancien du terme, c'est-à-dire tentant, mais trompeur) que mettre sur le même plan, sous prétexte de leur inévitable interférence permanente, les productions historiographiques médiévales, et leurs retraitements et analyses modernes (l'interférence de ces deux derniers champs formant un sujet d'étude pertinent et passionnant, mais c'est un autre problème). Si la volonté est de placer l'historiographie médiévale au centre de nos processus d'investigation, sous prétexte que c'est elle qui contient l'armature du «grand récit» qu'il nous faut reconstituer, tranchons le mot, il s'agit sous les apparences d'une avancée scientifique d'une périlleuse régression. L'étude des sociétés médiévales, réduite à l'étude des chroniques chantant les gestes des papes et des rois, n'est en effet peut-être pas ce qu'il y a de plus novateur en histoire médiévale, même vingt ans après le *linguistic turn*. Et de ce point de vue également, le parallèle entre le «Saint Louis» de Le Goff et le «Canossa» de Fried paraît valide. Il s'agit d'efforts brillants, et malgré leur très grande différence (de ton, de forme, de sujet ...) en grande partie valides pour proposer une autre histoire et corriger une vision trop conformiste en prenant appui sur un grand thème classique. Mais le choix de leur objet, en donnant licence de considérer la narration et l'événement comme la forme de recherche historique par excellence, introduit une ambiguïté qui peut facilement déboucher sur la régression, en détournant d'objets moins conformistes, justement moins en prise avec «l'histoire-mythe»<sup>47</sup>. L'envie de réinvestir des sujets traditionnels avec d'autres moyens comporte toujours ses dangers, dont celui d'ouvrir la porte à une restauration à peine déguisée de thématiques franchement passéistes, en les re-monetisant.

En définitive, il me semble qu'il faudrait accepter les mises en garde de Johannes Fried contre les chausse-trappes réservées à l'historien par la déformation mémo-

47 Ce problème a directement à voir avec la tension qui parcourt la recherche scientifique en histoire médiévale entre le maintien (naturel et souhaitable, jusqu'à un certain point) d'une érudition traditionnelle intégrant la réitération des grandes narrations chronologiques, et susceptible de créer un pont entre les historiens, la vulgarisation non- ou faiblement scientifique et le grand public, et la progression d'une histoire plus scientifique étudiant la synchronie (mécanismes sociaux, histoire économique) ou le temps long anthropologique (histoire culturelle, comparatisme) du Moyen Âge, généralement hors de portée du grand public et à fonction largement démythisante, donc potentiellement opposée à la survie des représentations mythisées du Moyen Âge qui parasitent automatiquement les «grandes narrations». L'ambiguïté d'un livre tel que «Canossa» est qu'il se situe paradoxalement à fronts renversés, puisqu'il prétend démythiser un épisode fameux et popularisé de l'histoire «allemande» (italo-allemande, si l'on veut absolument lui donner un cadre géographique précis), en attaquant la «corporation» des historiens scientifiques devant un public élargi. C'est une position originale (Alain GUERREAU, *L'avenir d'un passé incertain* [voir n. 5] est resté un pamphlet isolé contre les supposées ou réelles «paresse épistémologiques» de la médiévisique française, sans débouché public), mais on peut se demander si elle ne risque pas d'avoir un effet-boomerang, en entérinant en Allemagne l'idée que les médiévisistes scientifiques ne l'étant pas vraiment, l'histoire médiévale peut finalement être pratiquée de manière alternative à la recherche académique. Sur la tension entre l'histoire médiévale académique et le «médiévalisme», entendu comme courant d'intérêt pour un Moyen Âge largement mythisé, dans une perspective italienne mais incluant de nombreuses réflexions sur la France, l'Allemagne et d'autres pays européens, cf. Tommaso DI CARPEGNA FALCONIERI, *Medioevo militante. La politica di oggi alle prese con barbari e crociati*, Roma 2011.



rielle médiévale, car il confirme surabondamment que des chercheurs qui croient être avertis ne le sont pas encore assez, et que la source narrative médiévale est encore trop prise au pied de la lettre. Mais il me semble aussi que sa démonstration s'applique essentiellement à un champ large et qui restera toujours important de l'histoire médiévale, mais qui est très loin de recouvrir l'histoire médiévale tout entière en tant que processus scientifique. C'est aux historiens intéressés (et qui ne le serait pas ...) par le problème de la transmission mémorielle, de ses rapports avec l'historiographie médiévale et l'histoire scientifique (ou à prétention de scientificité), à déterminer jusqu'à quel point et dans quelles conditions les propositions de Fried doivent être retenues. Et c'est à l'usure du temps (ce vieillard impitoyable ...) de nous dire dans une vingtaine d'années si la mémorique n'aura été que l'une de ces modes disciplinaires (comme la fameuse »histoire des mentalités«) qui ne durent qu'une saison académique, ou si les noces annoncées de l'histoire et de la neurobiologie engendreront autant de révolutions épistémologiques. Devrons-nous aller à Canossa? La est toute la question.